

## LIVRE IV



## I

### LA PROPHETIE DU BOITEUX

Du haut de l'avion, Cobourg et Hanovre voyaient se rapprocher Tounkeia, la cité de l'Université nationaliste, dominée par ses collines sacrées. Le cours de la belle rivière Tounkeia la traversait, sillonnée de longues pirogues à voiles rouges, et une fumeuse zone industrielle la prolongeait au nord de ses hautes cheminées et de ses chevalements. Vingt mille habitants noirs et dix mille Asiatiques s'y livraient au travail manuel et au commerce.

Bien que Tounkeia ne comptât qu'une centaine de Belges et de juifs, les deux Blancs passèrent presque inaperçus dans la foule. Nègres et Négresses en pagnes ou en costumes européens, moines ceints de peaux de bêtes, ouvriers noirs affublés de défroques occidentales en lambeaux, universitaires au fier visage, franc-maçons indigènes, musulmans, Hindous, Chinois, se pressaient autour des boutiques. D'autres se rendaient aux temples pour adorer Ngoïe, Jésus, Allah ou Bouddha.

Les églises gothique, presbytérienne et ngoïste couronnaient les monts Kalebwé, Kalonga et Koulou. La première avait été bâtie en dix ans par le zèle du Père Luc et du Préfet apostolique Larmier, qui avaient fondé une mission dans la ville. Avec ses clochetons en forme de cierges, ses gargouilles et ses ogives arquées à l'image de mains jointes, on eût dit une offrande de dentelles en pierres au créateur des mondes. De son haut clocher aigu comme une aiguille, le temple protestant, construit en briques rouges, semblait se perdre dans les profondeurs du ciel. Le temple ngoïste, robuste et simple, rappelait par son toit arrondi les huttes indigènes de la région.

Tout était pittoresque et vieux style dans la cité nationaliste. Des bustes de missionnaires ornaient les places publiques où passaient de rares tramways à mules. L'herbe verdissait les rues mal nivelées et la brousse envahissait les jardins. Des pagnes bigarrés flottaient au vent et les enfants nus léchaient les casseroles autour des foyers. Peu commodes et petites, les boutiques étaient tenues par des indigènes nonchalants et bavards qui semblaient les amis de leurs

acheteurs. Personne n'était pressé et chacun paraissait jouir de la vie comme d'une agréable promenade.

Cobourg et Hanovre regardaient le bloc des bâtiments sans étage et blanchis à la chaux de l'Université. Cette école vivant de ses seules ressources, ils n'avaient été que peu entretenus depuis vingt-cinq ans ; maint de leurs toits en tuiles rouges était partiellement couvert de chaume. De beaux étudiants indigènes, dont quelques-uns portaient de brillantes chlamydes et des étudiantes noires, les bras et les pieds nus, se promenaient et causaient dans une cour pleine de rumeurs et de rires.

– Tounkeia, dit le Professeur de colonisation à son ami, est le centre et le cœur du mouvement nationaliste. Elle est célèbre par son université. Les établissements similaires de Léopoldville, Tabora, Blantyre, Saint-Louis sont loin d'égaliser sa renommée. Huit mille étudiants reçoivent ici dans les langues indigènes l'enseignement de maîtres noirs. Ces jeunes gens viennent du Mozambique, du Nyassaland, du Soudan, de l'Est africain. Il se trouve parmi eux beaucoup de Noirs d'origine américaine. La grande école, dont le maintien fut imposé à tous les gouvernements mandataires par l'Association des Nations, est mal vue de l'autorité qui s'inquiète de l'esprit de son enseignement. Elle aurait cessé d'exister depuis longtemps, faute d'argent, si elle n'était soutenue par de nombreux groupements scientifiques occidentaux et américains. Ces groupements allient à la science une conception élevée de la dignité des races et favorisent les efforts de régénération bantoue. Ils sont d'avis que l'avenir verra une pensée bantoue et que le foyer de cette pensée est l'Université. Il est trop tôt encore, je crois, pour apprécier la justesse de ces espérances.

On représente les savants nationalistes noirs comme des fanatiques étroits. Mais n'oublions pas que ce sont des Européens qui les qualifient de la sorte. Nous appelons souvent fanatique celui qui pense autrement que nous. J'ai toujours été fort bien reçu par les professeurs de l'Université de Tounkeia. Il y a aussi dans le quartier universitaire des écoles secondaires officielles, ainsi que d'innombrables clubs et sociétés secrètes. Les discussions y sont très vives et les rues de la ville sont le théâtre de nombreuses batailles nocturnes entre civilisés et nationalistes. On y voit aussi une loge maçonnique créée par des Noirs civilisés, « L'Afrique européenne » ; cette caricature de la franc-maçonnerie belge est l'objet des quolibets des nationalistes. L'un des clubs les plus connus est celui de « L'Afrique aux Africains », qui tient ses réunions dans la petite maison que voici.

Et Cobourg montra à son ami, dans une rue étroite, une construction ruineuse, mais grande.

– Ce club, continua-t-il, est surveillé par la police. C'est le siège du comité révolutionnaire de toute l'Afrique centrale. L'activité de ce comité est entourée d'un grand mystère et ses chefs sont insaisissables. Son organisation est inspirée, assure-t-on, des méthodes les plus perfectionnées. Ses dirigeants apprennent l'art de l'organisation, depuis vingt ans, en Amérique et en Allemagne. Le ngoïsme et ses grands progrès parmi les Noirs sont l'âme du mouvement. Le Professeur Tengé Mali, que nous avons entendu à Léopoldville, en est, dit-on, le président et la cheville ouvrière. Je vous propose d'aller l'interviewer. Son bureau est dans cette maison.

Ils furent introduits dans une antichambre propre et sévère. Des livres, des radiogrammes, des revues et des quotidiens mondiaux traînaient sur les sièges.

Dans le petit bureau du président, il y avait une table avec un plat contenant de la farine, des légumes et du poisson, trois chaises et un appareil de téléphonie sans fil. Un vieux Noir en tunique, au regard intelligent et scrutateur, les reçut avec une grande politesse.

– Liberté, dit Cobourg. Je désirerais parler à mon collègue Tengé Mali, président du club « L'Afrique aux Africains ».

– Égalité, répondit le Noir, je suis le président du club « L'Afrique aux Africains » et du Comité révolutionnaire.

– Tengé Mali est-il absent ?, fit le professeur.

Le Noir ne répondit pas.

– Je suis le citoyen Cobourg, de l'Université de Léopoldville. Mon ami, le citoyen Hanovre et moi-même souhaitons avoir des informations sur le progrès et les chances de succès du mouvement que vous dirigez. Est-il indiscret de vous interroger à ce sujet ?

– Citoyens, dit le président, il m'est fort agréable de vous voir. J'ai fait mes études à Bruxelles, à Paris et à Londres. J'admire la richesse, les beautés et les commodités de ces magnifiques capitales. Leurs musées sont remarquables. Les gothiques de Bruxelles ont peu de rivaux au monde et l'on assure qu'il y en a au moins un sur deux de parfaitement authentique. Je connais aussi New York, la première cité de la terre par sa population et ses maisons à cent étages, qui portent sur leurs toits des jardins plantés de chênes. Rien n'est remarquable comme la diversité de ces agglomérations dont les monuments et la vie reflètent des génies si différents. Bruxelles, par exemple, exprime...

– M'est-il permis, citoyen, dit Cobourg, de vous rappeler que nous vous interrogeons sur l'avenir du parti nationaliste ?

– Bruxelles, continua le président, avec sa ville souterraine aménagée en vue d'un bombardement par les gaz et la mollite, sa ceinture forestière, ses ravissants cottages et ses maisons municipales, me paraît exprimer l'âme d'un peuple libre...

Les deux hommes se levèrent.

– Comme je suis fâché que vous me quittiez si vite ! Je vois que vous êtes pressés et ne voudrais pas vous retarder. Mais avant de vous dire au revoir, laissez-moi, citoyen Cobourg et vous, citoyen Hanovre, vous féliciter. Les radiogrammes de Paris annoncent qu'un chimiste belge vient de mettre au point une machine de mort d'une merveilleuse puissance. Quatre mille avions, pourvus de cet engin et travaillant trois heures par jour, feraient table rase de la Belgique, de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne, de la France, de la Russie, de l'Italie et de leurs habitants en sept jours. Il ne faudrait que six jours pour niveler les États-Unis d'Amérique. Voilà, certes, citoyens, une preuve nouvelle de l'étonnante grandeur du génie européen, qui trouvera dans le prochain conflit l'occasion de faire merveille.

– Que pensez-vous de cela ?, dit Hanovre, lorsqu'ils eurent quitté le club de « L'Afrique aux Africains ».

– Nos ancêtres, répondit le maître, prenaient les indigènes du Centre africain pour des animaux perfectionnés. Nous ne parvenons pas, après un siècle et demi de contact avec eux, à être plus objectifs. C'est pourquoi nous sommes surpris de constater qu'ils sont ironistes. Ils l'ont toujours été.

– Croyez-vous, Cobourg, que si les Anglais, ces grands psychologues, eussent été maîtres de l'Afrique, l'audace des Noirs eût été aussi grande ?